



Vora

Le Golvan

On dit qu'elles sont entrées à cinq pendant que Vora se lavait, que la soirée s'était déjà bien enfoncée dans la nuit, comme un croc. On dit que Vora n'a pas bougé, à peine si elle s'est débattue quand elle a senti les premières mains serrer ses chairs. Vora n'a pas crié, n'a pas ouvert la bouche. Juste ses narines battaient sous l'effort. Les femmes sont habillées. L'une d'elles tourne le robinet tandis que les quatre autres s'occupent déjà de Vora, la tirent au sol, secouée. Elle a résisté tant qu'elle a pu pour ne pas plier tout de suite. Un coup de pied sec, le talon de Vora ripe sur le carrelage refroidi, l'os cogne, sourd. Vora lutte mais elle est nue. La salle des lavabos vibre d'un étrange recueillement : des râles, des murmures presque comiques, presque du plaisir, oui. Les femmes ont chacune pesé de leur masse, par le flanc et la hanche, les cheveux se sont défaits, en silence. Vora n'a pas cherché à les frapper, à les griffer, les mordre ou leur arracher les yeux, vivre. Résister un instant à la chute libre de son corps, de toute sa nudité entravée, gagner pour elle ce temps d'exister. La cinquième a regardé le renoncement ralenti de Vora, elle a attendu de la voir étendue au sol, maintenue. Elles sont quatre après elle, cinq en tout : ce qui doit se faire ici se fera.

On dit que Vora était sincèrement républicaine quand la guerre a commencé. On dit qu'après la chute du gouvernement, elle a suivi jusqu'à Barcelone son époux qui était membre du syndicat de l'imprimerie pour y préparer une riposte, trouver des armes. On dit qu'elle collait des affiches, préparait les repas pour les réunions de délégués, puis de combattants ; tous ont mangé ce que Vora servait. On dit qu'à la grande *Retirada*, Vora hésitait à partir malgré les viols et les bombes et leur bébé. Elle venait d'accoucher, elle a finalement quitté la grande ville pour rejoindre sa maison de Figueras sur la route de Roses, seule avec leur nourrisson. Lui, on ne prononce jamais son prénom. Là, avec l'argent de son père, elle a commencé à héberger des hommes, de ces Français des brigades internationales. On dit même qu'elle couchait avec l'un d'eux. Le mari de Vora n'était plus là, il était resté à Barcelone avec les hommes ou bien était-il mort. On dit qu'elle refusait de partir de sa

maison, qu'elle serait plutôt morte que de fuir devant le fasciste. On dit qu'elle aurait mieux fait de mourir cent fois.

Maintenant c'est la tempe qui frappe le carreau poisseux ; Vora plie comme une bête sous la main qui l'a saisie à la racine des cheveux tandis que d'autres bras tirent chacun dans leur sens ses poignets et ses chevilles. Chacune a son désir propre, comme si ces femmes ne s'étaient pas encore accordées sur son sort, sur son corps, elle est nue. Elles la désarticulent, c'est la curée, la cinquième regarde.

On dit que, malgré l'argent de son père, Vora n'est pas partie, que ce sont les hommes qui l'ont prise avec eux jusqu'au col de Banyuls, après. On dit qu'elle n'a pas parlé, qu'elle ne parle plus... On raconte partout ce que les hommes ont vu et qu'ils ont rapporté, de part et d'autre de la montagne. Ils disent que Vora voulait que le fasciste voie ce qu'elle avait à lui montrer. Elle avait à montrer aux hommes ce qu'elle avait fait pour de vrai, à ceux qui partent comme à ceux qui les chassent, aux perdants comme aux autres, car il n'y a pas de vainqueurs, non, aucun, que des fils d'Espagne qui s'entredévorent. On dit qu'on n'a jamais revu son mari ni son amant. On dit que Vora a été violée dans la montagne avant le col de Banyuls mais personne n'y croit car, à ce moment-là, tous savaient déjà qui était Vora et ce qu'elle avait fait.

Ici, chaque couloir, chaque paillasse sait le nom de Vora, et pourquoi. On lui écrase le bassin, le talon s'enfonce pour part dans la raie de ses fesses, appuie sur le coccyx, longtemps. Vora est pleinement en contact avec le sol, ses seins, ses cuisses et ses épaules, son sexe lui aussi pousse contre le carrelage mouillé. Vora s'est relâchée. La lumière que pousse l'ampoule a comme flanché, la salle des douches s'oublie puis renaît, mal. Vora roule, attrapée comme par des milliers de mains, une foule plante ses doigts dans la graisse de ses jambes, ses chairs, ses poils, et puis ne la lâche plus. Vora connaît ces gestes. Il y a d'abord la peau, on ne peut rien enlever à la douceur première d'une peau, quelle qu'elle soit, quoi qu'elle veuille. Les femmes respirent maintenant au rythme de la poitrine de Vora, qui lutte pour se calmer. La cinquième regarde son ventre et son sexe nus sans se repaître l'esprit. C'est le ventre vivant de Vora qui les attire. Il est le vide, la mémoire tue, ce monstre dont elles ne feront rien. Le regarder longuement suffit, longtemps sous la lumière qui a encore vibré.

On n'arrive plus à se taire, à se l'ôter du crâne et de la bouche, on en parle entre soi : les hommes qui attendent dans les camps et les femmes qui cherchent quelque chose à cuisiner. Même devant les enfants. C'est comme si on ne pouvait plus les épargner. Alors on raconte sans fin l'histoire de Vora, les détails sont des broderies mille fois reprises dans la montagne, jusqu'au dernier village, car c'est un nouveau territoire qui a jailli avec la *Retirada* et Vora, un pays abasourdi, meurtri, affamé, et il n'a qu'un mythe fondateur, qu'un visage dans l'hiver, un seul nom : c'est le pays de Vora.

Soudain tout se déchaîne ; elles se mettent à pousser des cris : « Vas-y ! », « Bourre-lui la gueule ! », « Cochonne ! ». La salle des douches résonne de voix qui assourdissent Vora dont la tête est entrée en vibration contre le carrelage. Les quatre pressent et appuient comme jamais sur son corps, ses membres souffrent, l'une d'elles s'est assise sur son sternum et pèse ; elle a chaud. Vora suffoque, elle doit ouvrir grand la bouche pour respirer. Une des femmes entre vite ses doigts de part et d'autre de la mâchoire de Vora et tire d'emblée de toutes ses forces pour éviter de se faire mordre. Les maxillaires craquent violemment, la bouche de Vora est béante, elle happe l'air comme elle peut, parvient à plier un genou, bave, s'étrangle, se cambre, cherche à cracher son trop-plein de salive, avale, mais avaler est un calvaire. Vora cherche encore à se débattre. À ce moment-là, elle pourrait mordre, elle voudrait leur crever les yeux, à ce moment-là seulement, avec ses ongles, avec ses dents et ses mâchoires, Vora sait qu'elle n'aurait à nouveau plus de limite. Elle sent les doigts de la femme contre sa langue et ses dents, ils ont un goût, et l'extrémité de ses ongles est plantée dans son palais. Les mains ne cèdent rien et maintiennent l'écartement par à-coups nerveux. Vora fait de son mieux pour ouvrir plus encore la bouche, se soulager une seconde. La cinquième contourne maintenant les corps vautrés au sol comme une jument éviscérée. Elle se place au niveau de la tête de Vora, relève sa blouse de coton puis baisse sa culotte, se plie, se penche et présente son cul gras aux quatre autres qui se mettent à japper sans mesure comme des babouines. Un cran de plus sur la mâchoire. Maintenant elle se tourne, prend une posture de siège, se retourne, vise, recule à peine ; elle y est. Vora voit parfaitement, malgré la main qui tire et écrase ; il faut qu'elle voie. Ce sont maintenant des rires lourds. La cinquième accentue son accroupi, sa fente, ses poils, l'anus en surplomb de la bouche de Vora qui n'est plus une bouche depuis longtemps, plus de place pour un cri ni une plainte.

On dit que la bouche de Vora est un trou abject où les cinq sont venues chier dedans.
À médianoche.

On dit que les hommes ont trouvé Vora sur le seuil de sa maison, à genoux devant la route, une robe claire, les cheveux tirés de frais mais découverte. On dit que personne ne s'était arrêté avant ces hommes, que les gens se taisaient, partisans ou pas. Un peuple qui passe, des hommes et des armes, des blessures et la faim qui marchent, c'est dangereux ! La moitié d'un peuple ! Ceux qui allaient rester sans choix et ceux qui fuyaient l'ont vue. Tous effarés. On dit qu'elle était en train de le faire lentement, sans s'arrêter une seconde. Elle faisait ce qu'elle avait décidé sans hésiter un instant. On dit que Vora s'est montrée à la lumière du jour et dans le froid de l'hiver pour que ce lambeau de peuple la regarde et comprenne son geste. Cette moitié de peuple et surtout cette autre à sa poursuite. Qu'ils la voient tous pour la honte de partir et la honte de rester, elle l'a fait supérieurement, et calme. Les hommes ont pleuré, ils ont vomi, ils ont crié. Les femmes ont étouffé le visage des enfants contre leurs seins mais n'ont pas pu détourner les yeux. La longue colonne de la *Retirada* s'est arquée au passage de la maison de Vora. Elle a fait cela devant sa maison. On dit tellement de choses que plus rien ne semble vrai. Seulement, qu'un peuple se déchire dans la famine, se divise et se renie à ce point n'était pas même imaginable ! Et ça, on ne le dit pas... Alors Vora l'a fait, et l'écho de son prénom bourdonne dans la montagne, de partout il n'y a qu'à entendre, qu'à parler cette langue qui est notre dernière part commune, notre chair. Et on s'arrête alors, quoi qu'on fasse, et on écoute ce qu'on dit, quand bien même on le sait : « Elle s'appelle Vora, elle habitait sur la route de Roses et elle n'est pas partie. Plutôt que la guerre, plutôt que l'exil, plutôt que les cris, plutôt que la mort même, Vora a choisi seule, sur la terre devant sa maison, à genoux comme une bête, repliée plus bas encore : Vora a dévoré son enfant ! »